FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1928 — N° 117

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Herminée HOWYAN

Née à Constantinople, le 23 octobre 1893

UN MÉDECIN POÈTE ET PHILOSOPHE

LE DOCTEUR HENRI CAZALIS

(JEAN LAHOR)

Président : P. MÉNÉTRIER, *professeur*

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & Cie, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1928

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1928

THÈSE

N° _

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Herminée HOWYAN

Née à Constantinople, le 2 octobre 1893

UN MÉDECIN POÈTE ET PHILOSOPHE

LE DOCTEUR HENRI CAZALIS

(JEAN LAHOR)

Président : P. MÉNÉTRIER, *professeur*

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & Cie, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1928

LE DOYEN. . . M. ROGER.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène	Léon BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Clinique médicale	CARNOT. BEZANÇON. ACHARD. WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET. HARTMANN LEJARS. GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE. BRINDEAU. JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Professeur sans chaire	BRANCA.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI . . . Pathologie médicale.
ALAJOUANINE. Neurologie et psychiatrie.
AUBERTIN. . Pathologie médicale.
BASSET . . . Pathologie chirurgicale.
BAUDOUIN. . Pathologie médicale
BINET . . . . Physiologie.
BLANCHETIÈRE Chimie biologique.
BROCQ. . . . Pathologie chirurgicale.
BRULÉ. . . . Pathologie médicale.
CADENAT . . Pathologie chirurgicale.
CHIRAY . . . Pathologie médicale.
CLERC. . . . Pathologie médicale.
DEBRÉ . . . . Hygiène.
DUVOIR . . . Médecine légale.
ÉCALLE . . . Obstétrique.
FIESSINGER . Pathologie médicale.
GARNIER . . Pathologie expérimentale
GATELLIER . Pathologie chirurgicale.
HARVIER. . . Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER Urologie.
HOVELACQUE . Anatomie.
HUTINEL. . . Pathologie médicale.

MM.

JOYEUX . . . Parasitologie.
LABBÉ (Henri) Chimie biologique.
LARDENNOIS Pathologie chirurgicale
LEMAITRE. . Oto-rhino-laryngologie.
LEROUX. . . Anatomie pathologique.
LÉVY-SOLAL. Obstétrique.
LHERMITTE . Pathologie mentale.
LIAN. . . . . Pathologie médicale.
MATHIEU. . . Pathologie chirurgicale
METZGER . . Obstétrique.
MONDOR. . . Pathologie chirurgicale.
MOURE. . . . Pathologie chirurgicale.
MULON. . . . Histologie.
PHILIBERT. . Bactériologie.
QUÉNU. . . . Pathologie chirurgicale.
RICHET Fils. . Physiologie.
SÉZARY . . . Dermatologie et syphiligraphie.
VALLERY-RADOT (Pasteur) . . Pathologie médicale.
VAUDESCAL. Obstétrique
VELTER. . . . Ophtalmologie
VERNE. . . . Histologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

GOUGEROT . Pathologie médicale.
GUENIOT. . . Obstétrique.

MM.

RETTERER . Histologie.
TANON. . . . Pathologie médicale

IV.— AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

A TITRE PERMANENT

MM,

ALGLAVE . . Clinique chirurgicale.
AUVRAY. . . Clinique chirurgicale.
CHEVASSU. . Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE . Clinique médicale.
LE LORIER. . Clinique obstétricale.
LEREBOULLET. Clinique médicale infantile.

MM.

LÉRI. . . . Clinique médicale.
MOCQUOT . . Clinique chirurgicale
PROUST . . . Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ . Clinique chirurgicale
VILLARET . . Clinique médicale.

V. CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé. . . . Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY. . . . . Stomatologie.
CHAILLEY-BERT. . . . . Education physique.
LEDOUX-LEBARD . . . . . Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions, émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

Dont la tendresse et la sollicitude ont rendu si heureuses notre enfance et notre jeunesse.

Reconnaissance et éternels regrets.

A LA MÉMOIRE DE MA TANTE

MADEMOISELLE V. HOWYAN

Pieux souvenir.

A MON PÈRE

Hommage de respectueuse affection et de reconnaissance.

A MON FRÈRE JEAN

Très affectueusement.

A MON FRÈRE LÉON

Qui nous a permis, par sa confiance et son appui de réaliser notre rêve. Ce faible témoignage de notre gratitude et de notre affection.

A MES PARENTS. A MES AMIS

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

MM. LES PROFESSEURS SERGENT
DELBET
GUILLAIN
COUVÉLAIRE
NOBÉCOURT
CLAUDE

MM. LES DOCTEURS LAUBRY
BAUMGARTNER
PISSAVY
RAVAUT

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MÉNÉTRIER

Qui nous a fait le grand honneur de présider notre thèse.

Hommage d'admiration et de dévouement.

A Monsieur le Docteur et a Madame A. QUILLIOT

Leur amitié a embelli les années de nos études. Nous avons trouvé auprès d'eux les conseils les plus précieux et toute la bonté, tout le dévouement.

Hommage de notre profond attachement.

A Madame Henri CAZALIS

Qui a été la compagne admirable et la collaboratrice du Dr Henri Cazalis (Jean Lahor), elle-même écrivain d'un très beau talent dont le recueil « En regardant la vie » est un pur joyau d'observation et de finesse. Qu'elle nous permette de lui exprimer ici le respect et l'admiration qu'elle nous inspire, qu'elle nous permette aussi de la remercier pour les précieux documents et les livres qu'elle a bien voulu nous confier.

UN MÉDECIN POÈTE ET PHILOSOPHE

LE DOCTEUR HENRI CAZALIS

(JEAN LAHOR)

INTRODUCTION

Nous n'avons pas, dans les pages qui vont suivre, la prétention de tracer un portrait fidèle du Dr Henri Cazalis, en littérature Jean Lahor. Un tel portrait pour être ressemblant demanderait une compétence littéraire, une initiation philosophique et même une érudition scientifique, d'autant plus grandes que rarement on a pu voir une figure plus difficile à fixer, d'une diversité si étonnante en même temps que d'une beauté, d'une profondeur si extraordinaires.

Nous n'avons malheureusement aucun titre pour entreprendre ce portrait, si ce n'est notre admiration et le désir de suivre dans son œuvre et dans sa vie ce *médecin* qui fut un poète, un philosophe, un philanthrope, ayant servi le culte de la beauté, dans toutes ses formes, tant morales que matérielles.

Au service de ce culte, Cazalis a mis sa pensée, son activité, sa foi rayonnante. Son esprit, d'une surprenante réceptivité, a puisé la lumière à toutes

les sources et l'a dispersée à son tour avec une si prodigieuse intensité, que c'est grâce à toute cette lumière qu'on arrive à réaliser l'unité de cette vie et de cette œuvre derrière son invraisemblable diversité... « C'est une merveille presque déconcertante que cette diversité, dit M. Augé de Lassus, (1) la nature pourrait s'étonner autant que s'énorgueillir de cette capricieuse fécondité. »

Mais tel est le rayonnement qui se dégage de toute cette œuvre qu'on découvre derrière sa complexité, et malgré qu'elle semble faite d'éléments disparates en apparence, la raison unique, dominante, et toujours simple, l'idée directrice, qui est l'idée de beauté. Madame Crouzet-Benaben, dans une étude très développée sur Jean Lahor (2), dit que cette « idée de Beauté ou d'Eurythmie, pour parler comme le poète, paraît être le fil d'or réunissant les grains de ce collier qui est, lui-même, comme disent les Anglais, *a thing of beauty* ». Et Mme Crouzet-Benaben ajoute : « Il y a, en effet, dans cette œuvre, deux choses essentielles, l'œuvre poétique et philosophique et l'action sociale, toutes les deux infiniment vastes ; car si la première reflète le monde de la pensée humaine, qui tendrait à s'y mirer en entier, la seconde ne vise à rien moins qu'à la création d'un monde nouveau, tâche colossale et qui effraierait toute philosophie moins pessimiste quant au présent,

1. *En souvenir de Jean Lahor*. Jouve et Cie, éditeurs.
2. J.-P. Crouzet-Benaben, *Jean Lahor*. Alphonse Lemerre, éditeur.

moins conseillère d'héroïsme pour l'avenir, et en particulier tout autre que l'un de ces professionnels d'idéal que sont les poètes. »

Le Dr Henri Cazalis est, en effet, un poète merveilleux. Ses vers, d'une rare beauté, ont soulevé tout de suite la plus grande admiration dans le public artiste et lettré. Les jugements autorisés, que nous avons l'occasion de citer dans cette étude, prouvent combien Cazalis fut apprécié par une élite en France « et dans les pays étrangers, (1) dans ceux de langue anglo-saxonne, notamment, Cazalis a eu plus que l'estime, il a eu l'influence. Il est à remarquer que le nom et la réputation de Jean Lahor, en matière d'art social, de philosophie et même de poésie, sont très au-dessus de l'attention qu'on lui accorde chez nous, c'est ce qui donne pour l'avenir bon espoir. Si l'heure de Jean Lahor est venue en Europe, elle viendra chez nous. Elle vient déjà. Et c'est une postérité très prochaine sûrement qui dira si c'est à grande distance de Vignv et de Lecomte de LIsle qu'il faut placer le poète de l'*Enchantement de Siva*, des *Vers dorés* et celui qui fait absourdre le créateur par sa créature en ces vers profonds comme la douleur :

A jamais sois béni par la souffrance humaine. »

Comme poète, Jean Lahor fut donc très goûté par les esprits cultivés de la fin du siècle dernier, mais le grand public n'était peut-être pas préparé à le

1. Samuel Rocheblave, *Œuvres choisies de Jean Lahor* (Libraire des Annales).

comprendre, comme le comprendrait le public d'aujourd'hui, avec son potentiel plus élevé de souffrance, le public de la guerre et de l'après-guerre, plus conscient, plus éclairé, plus sincère. Il faut noter d'ailleurs que « les vers de Cazalis ont inspiré les plus modernes, les plus raffinés d'entre les musiciens, Saint-Saëns, Henri Duparc et Claude Debussy (1) ».

Comme philosophe, la pensée de Cazalis a atteint de même une magnifique élévation. « Elle a suivi une évolution continue, moins chronologique peut-être que logique et dans laquelle on pourrait distinguer quatre étapes successives ou plutôt quatre manières différentes. Elle a d'abord été ivre de la beauté des choses, puis ou plutôt en même temps, dans l'*Illusion* encore et les *Quatrains d'Al. Chazali*, et en prose dans la *Gloire du Néant*, d'un pessimisme désabusé ayant pénétré le vide et le néant de cet Univers, puis vaillante, incapable de s'abîmer longtemps dans un doute et un désespoir stériles, elle a dans la doctrine du *Pessimisme héroïque* senti la conciliation de ces deux contraires, le nihilisme de l'esprit et l'exaltation de la volonté. Et l'*Illusion*, avec ses *Vers dorés* et la *Gloire du Néant*, avec son *Cosmos* et le *Bréviaire d'un Panthéiste* surtout, sorte de catéchisme d'une religion nouvelle exposent cette doctrine et en contiennent les articles de foi. Enfin dans la dernière étape, sa pensée s'est

1. Mme Crouzet-Benaben.

incarnée dans l'action pour entreprendre la réalisation d'un Cosmos, d'un monde nouveau fait de justice et d'harmonie (1) ».

Comme philanthrope, Cazalis a dépensé une activité, une compréhension, une générosité à la mesure de l'idéal qu'il poursuivait. « Arrivé à l'éthique par l'esthétique » (2), il a la volonté du beau réalisé par le bien, refaire le monde souvent chaotique, suivant un rythme plus parfait par la régénération de l'Humanité rendue meilleure et plus belle »... Tel est son rêve, et il pose la question : « Que faut-il faire pour (3) améliorer l'homme et sa vie physique, morale, mentale ? Pour préparer, dans les générations actuelles, des générations plus saines, plus fortes, plus pures ? Courir au plus pressé, dans les hôpitaux, dans les logis insalubres, dans les écoles, dans les campagnes, verser à profusion les conseils éclairés, les secours, le bien-être, faire la guerre partout à la routine, aux ténèbres, à la saleté. Créer de l'hygiène d'abord et de là ces deux livres, *les Habitations et l'Alimentation à bon marché*. De la vraie beauté, de celle selon la nature et non selon l'Académie et de là l'*Art pour le Peuple* à défaut de *l'Art par le Peuple*, de la moralité par le savoir et la prévoyance et de là *Science et Mariage* (4), un art social enfin habitacle futur des masses et que les

1. Mme Crouzet-Benaben.
2. Mme Crouzet-Benaben.
3. Samuel Rocheblave, *Œuvres choisies de Jean Lahor*. Libr. des Annales.
4. Ouvrage couronné par l'Académie de Médecine.

masses peu à peu imprégneront de leur âme, encore vague, et qui fera sentir peu à peu, la douceur de vivre à ceux qui n'en sentaient guère que la douleur. Ainsi se clôt le cycle du médecin-poète sur un rêve d'Art et d'Humanité. A lui seul, il se trouve avoir refait, en quelque trente ans, le chemin accompli par quelque soixante siècles de pensée aryenne. Arrivé au bout de sa course, il répète avec le sage Al. Ghazali : « Tu as cherché le secret du monde dans la nature, l'école et la mosquée, tu l'as cherché de ville en ville, tu l'as demandé au sage, tu t'en es retourné sans réponse, triste, vieilli, fatigué. Contente-toi pour la fin de tes jours de quelques certitudes qui te sont fournies par la science humaine, de parcelles de vérité, toutes appliquées au bien des hommes »... C'est la doctrine du « pessimisme héroïque » et c'est lui-même qui l'a définie ainsi. « Il faut par la pensée se résigner à tout et dans l'action ne se résigner jamais, lutter comme si l'on devait vaincre, vivre comme si l'on ne pouvait mourir. »

Telle est la personnalité que nous avons tenté d'étudier d'abord parce que nous avons à son égard, la plus fervente admiration, et puis, parce que cette personnalité oppose la réponse la plus démonstrative à ceux qui prétendent, et ils sont nombreux, que les études médicales et l'exercice de la profession sont incompatibles avec une sensibilité, une affectivité, un idéalisme de qualité supérieure. Tout au plus, accorde-t-on à quelques « évadés de la médecine » ces facultés créatrices qui sont l'Amour

et l'Enthousiasme et ces dons précieux qui sont la Beauté et le Talent. Le Dr Henri Cazalis ou Jean Lahor, par sa dualité même, prouve, d'une manière éclatante, que non seulement la médecine ne stérilise pas une âme, comme on veut le dire, mais que, bien au contraire, elle augmente, elle élargit en quelque sorte la conscience en lui enseignant la religion de la pitié et en lui inspirant le désir de remédier à la souffrance humaine. Nous irons même plus loin jusqu'à penser que si Jean Lahor a pu arriver en partant du Parnasse à la conception toute moderne d'une littérature qui ne veut plus être ni Parnassienne, ni romantique, ni symbolique, ni décadente, mais simplement humaine, participant de toute l'humaine intelligence et de la science acquise, d'une littérature plus étroitement solidarisée avec la vie réelle et qu'enfin si la pensée de Jean Lahor a pu franchir d'une envolée splendide toutes les étapes qui séparaient son époque du point où tendent les plus récentes aspirations littéraires, c'est donc que la médecine, loin de tarir les sources vives de son imagination, lui a donné au contraire, la clairvoyance et la force qui ont permis à son œuvre de s'affirmer parmi les plus attachantes de la littérature européenne.

Un lien, la pitié, t'unit à toutes choses,
Lien frêle et divin qu'il ne faut pas briser :
Excuse le péché, connaissant mieux ses causes,
Et qu'aux tristes ton âme apporte son baiser.

Que ces vers soient d'un poète de premier plan,

qui pourrait le contester, mais n'y a-t-il pas aussi, incontestablement, en eux, l'empreinte médicale ? Nous la retrouvons partout dans cette œuvre d'exceptionnelle étendue et tous ceux qui l'ont analysée, d'ailleurs, l'ont mise en relief. C'est le Dr Cazalis qui a entraîné Jean Lahor, le poète épris de beauté et de rythme, tout ébloui par la splendeur des formes hors de la Tour d'ivoire où il aurait pu s'isoler, comme tant d'autres qui ont exalté la vie sans la pénétrer aussi profondément ou qui ont maudit la souffrance, sans ressentir cette compassion infinie, et par suite, cette sympathie frémissante. Et c'est encore le médecin qui a donné au penseur cette connaissance du mal, des laideurs, des tares, des misères physiologiques ou morales, connaissance qui a porté l'âme ardente de Jean Lahor vers sa religion de pitié agissante et d'amour. Et enfin dans cette religion elle-même, on retrouve toujours cette manière, médicale après tout, qui est de *discerner* pour *secourir* avec la *volonté* de diminuer la douleur et de faire reculer la mort.

Il faut donner ses yeux, il faut donner son âme,
Ses lèvres, son sang, sa passion, sa flamme,
Tout entier se donner, comme fait le soleil
Avant d'aller s'éteindre en l'éternel sommeil.

CHAPITRE PREMIER

HENRI CAZALIS

Notes biographiques.

Henri Cazalis est né à Cormeille-en-Parisis le 3 mars 1840. Son père, né à Montpellier, était un esprit très distingué. Médecin de la Marine, il a eu une très belle carrière. Sa mère était également de Montpellier. Par ses parents, Henri Cazalis était donc d'origine méridionale, mais son grand père avait épousé une Danoise et sa grand'mère maternelle était Hollandaise. Du Nord et du Midi, Henri Cazalis tenait ainsi des dons très différents et des influences ataviques, aussi complexes, devaient se manifester plus tard dans sa personnalité, expliquant un peu sa prodigieuse diversité et son évolution depuis la « mélancolie » jusqu'à « l'éblouissement ». Dès le seuil de la jeunesse, Henri Cazalis accuse une tristesse qui éclatera dans son premier volume de vers *Mélancholia*. Cazalis avait alors vingt ans. « C'est un livre et c'est un sanglot », dit M. Augé de Lassus (1). Et quoi déjà des pleurs, des rêves attristés ! Gémir plutôt que de rire et sourire

1. *En souvenir de Jean Lahor*. Jouve et Cie, édit.

à vingt ans ! Ceci encore est étrange, mais d'éloquence profonde. C'est que la tristesse est au fond de toutes choses humaines, c'est qu'à jeter la sonde aux abîmes de l'âme, on ne rapporte guère que des ruines, des misères, des flots de cruelle amertume. Cazalis fut toujours un confident de la douleur. La maturité de cet esprit fut rapide, hâtons-nous de dire que cette mélancolie demeure dès la première heure, vigoureuse, saine, puissante.

L'enfance de Cazalis fut très comprimée. Ses parents, qui appartenaient à la grande bourgeoisie française, l'élevaient dans les principes d'une éducation rigide et sa mère, qui l'adorait cependant, s'efforçait en toute occasion de réfréner les curiosités précoces de cet esprit étrangement vagabond. Elle était épouvantée des goûts nomades de son fils qui fut toujours fasciné par les pays du soleil, dont il devait, plus tard extraire le précieux enseignement. La mère de Cazalis était épouvantée aussi de l'indifférence que son fils accusait vis-à-vis de la religion catholique, dans laquelle elle l'élevait au milieu d'une famille dont tous les autres membres étaient protestants. Mais Henri Cazalis était également réfractaire aux deux religions qui le réclamaient. « Avant la vingtième année, j'avais perdu la foi, dit-il, mais par piété peut-être pour la mémoire d'une mère vénérée, je n'ai cessé de garder à l'église catholique, tout agnostique et presque athée que je fusse,ma gratitude, mon respect, mon admiration. Je ne pouvais oublier ce qu'il y eût de

grandeur et de vraie beauté à certaines époques en son ordre et sa discipline et le bien qui en sortit. Je ne pouvais oublier davantage que peut être aucune religion au monde n'a produit une telle floraison d'âmes saintes, qu'aucune non plus n'a fait naître, et pendant des siècles, une éclosion d'art comparable à l'art religieux roman, byzantin, ogival, à celui de nos cathédrales, de nos églises que je préfère à tous les temples grecs, fut-ce de la plus belle et de la plus sévère époque, ceux de Poestum, de Sicile, de Grèce, tous à peu près les mêmes, grands sans doute, mais monotones ; à l'art de ces merveilles, qui sont les cathédrales de Chartres, d'Amiens, de Reims, de Strasbourg, de Paris et le Mont-Saint-Michel, comme de ces merveilles encore : Saint-Marc de Venise, l'église peut-être de mon âme, tant elle est orientale et un peu païenne et chrétienne cependant, panthéiste en un mot, et de San Miniato de Florence, et des dômes de Sienne, de Pise, de Montréal.

« Je ne pouvais oublier que l'art des Giotto, des Fra-Angelico, de tous les primitifs italiens, flamands, français ou allemands, si pathétiques, si tendres, si émouvants, en leur expression de belle légende évangélique, et l'art des quattrocentistes, et celui même de Raphaël, de Michel-Ange, ont été inspirés par elle, comme la tendresse, l'amour infinis de saint François d'Assise, l'héroïsme simple de Jeanne d'Arc, les ravissements, les extases de sainte Thérèse, les pitiés de saint Vincent de Paul.

« Et c'est en souvenir de tout cela que, n'appartenant à aucune confession religieuse, j'ai gardé le respect, l'admiration que j'ai dits, pour cette vieille église dont les mérites à mes yeux dépassent de beaucoup ses torts et ses fautes, les crimes parfois même de certains des siens. « Ma critique, comme celle de Lamartine, c'est l'art d'admirer » et je ne vois et je ne me rappelle jamais que des clartés quand les clartés sont rayonnantes ; et les taches, les ombres m'échappent plus ou moins, se perdant s'évanouissant en elles ». Mais tout en admirant ainsi, en artiste et en poète, le catholicisme, Henri Cazalis s'en est écarté dès l'adolescence pour aller vers le Panthéïsme et de là, au Pessimisme héroïque, religion qui répondait le mieux aux énergies et à la puissance de son âme.

Il fit ses études, et de très bonnes études au Collège Henri IV (1). Toutefois, malgré de réels succès, la culture latino-grecque fit peu d'impression sur lui, il ne prit pas le goût, mais plutôt la nausée, nous dit-il, de l'enseignement classique. Rien n'avait éveillé chez cet écolier languissant et plutôt triste, la faculté d'enthousiasme qui devait caractériser l'homme. Sorti du Collège, il n'eut conscience que d'une chose, son ignorance. Son père redoutant pour lui la fatigue des études médicales, le destina au Droit. C'est alors qu'il commença à lire. Sa première découverte, la littéra-

1. Samuel Rocheblave, *Jean Lahor*, Librairie des Annales.

ture de l'Orient, lui causa une sorte d'éblouissement. Sitôt sa licence en droit passée, il alla préparer son premier examen de doctorat à Strasbourg, dont l'Ecole de Droit était célèbre. Il aimait beaucoup l'Alsace. De sa chambre d'étudiant, il avait sans cesse devant les yeux la miraculeuse flèche de la Cathédrale qui, les jours d'été, semble une grande fleur rouge montant vers le ciel bleu. »

« Le dimanche, j'allais me promener dans les forêts des Vosges ou dans la Forêt Noire, sombres, profondes, mystérieuses et qui me remplissaient d'un religieux émoi, autant que la nef de ma chère Cathédrale. Elles devinrent bientôt à mes yeux comme les temples de cette foi panthéiste qui déjà troublait ma pensée. » Après avoir passé son premier examen de doctorat, il revint à Paris où il fut reçu avocat, mais il quitta aussitôt cette profession pour aborder tard, et d'autant plus énergiquement, l'étude de la Médecine. Sa vie, à cette époque, présentait un singulier contraste. « Mes journées, je les passais à l'hôpital dans les salles de dissection devant le spectacle de la souffrance et de la mort. Mes soirées, mes dimanches, je les consacrais à écouter de la musique et visiter des Musées, aimant presque autant qu'elle la peinture, la sculpture, les Arts décoratifs, l'Architecture même qui, à certaines heures peut-être, était mon art préféré... Cette existence, avec de tels contrastés, ne cessait d'éveiller ou d'entretenir en moi des mélancolies, des effrois et des joies, des enthousiasmes aussi, puisque les deux faces de la vie, la

sombre et la rayonnante, continuellement de la sorte, m'apparaissaient tour à tour. »

C'est à ce moment-là qu'il écrivit les poèmes de *l'Illusion*. « A cette époque une affection presque fraternelle m'unissait à l'être de génie que fut Henri Regnault, puis j'entrai dans le groupe d'artistes et d'amis qui l'entouraient et dont quelques-uns sont devenus justement illustres. Tous, ils avaient la flamme, de grands rêves et de beaux espoirs ; tous, du talent. Deux ou trois comme Regnault, du génie. C'était Saint-Sëns ; c'était Butin, qui eût été, s'il ne fut mort jeune, le Millet des marins et de la mer. C'étaient les peintres Blanchard, Clairin. C'était une admirable musicienne, Augusta Holmès dans toute la splendeur alors de sa beauté de Walkyrie, et qui nous révélait Wagner, encore presque inconnu ou dédaigné des Parisiens. L'histoire de ce petit groupe a été parfaitement et très véridiquement contée par M. André Beaunier dans un livre *Les Souvenirs d'un Peintre*, qui sont les souvenirs de Clairin (1). »

Cependant il avait collaboré au premier Parnasse, celui de 1886, à côté de Theuriet, Sully Prud'homme, François Coppée et ces pièces, *Hôpital* et *Sénectus* sont entre les plus nobles du recueil fameux. Mais dès lors, comme l'a fait remarquer Paul Bourget, dans son article sur l'esthétique du Parnasse, il représentait des tendances trop distinctes pour être

1. *En souvenirs de Jean Lahor*. Jouve et Cie, édit.

rangé dans les Parnassiens purs. En effet « l'originalité de Cazalis était sans analogie qu'on connut dans le Cénacle ». Mais l'admiration des maîtres ou des amis ne parvenait pas à distraire Cazalis de son inlassable labeur. Le succès n'avait aucune prise sur sa haute pensée ; rien d'ailleurs n'a jamais pu limiter son désir de perfection, et même l'admiration passionnée qu'il avait vouée à Augusta Holmès, tout en remplissant son cœur, laissait son esprit libre de suivre les directions choisies. Il poursuivait brillamment ses études de médecine, soit à Paris, soit à Versailles, comme interne des hôpitaux.

Il fut parmi les élèves préférés de Peter et de Vulpian (1). « En l'année bien dite l'année terrible, Cazalis est médecin. Il s'acharne au devoir de secourir et de panser. Je rappellerai ici un incident tout à son honneur. Cela se passe à Versailles. Les blessés, les malades, tous les affreux déchets de la guerre surabondent dans la ville royale. Cependant les grands chefs de l'Armée allemande vont venir. Leur caprice orgueilleux est de faire leur hôtellerie du Palais de Louis XIV. Un vainqueur, un envahisseur s'est promis de coucher dans la chambre du grand Roi. A cette nouvelle, Charton, maire provisoire de la ville, s'indigne. Cazalis s'émeut, mais aussi il s'ingénie. Il a enfin obtenu, après bien des instances de présider la section redoutable et meurtrière des typhiques, des fiévreux de contagion certaine. Le

1. Frédéric Masson, *En souvenir de Jean Lahor*.

docteur précédent a déjà succombé. Et en toute hâte, Cazalis fait transporter au Palais, ses malades complices de la mort... Garnison dolente, mais qui fait reculer les envahisseurs. »

Cette époque de la guerre a coïncidé avec la dernière étape de la pensée de Cazalis. Elle a certainement accéléré sa marche vers l'action sociale.

« Soit, le monde est mauvais ; et l'homme est dupe de la vie qui est illusoire. Mais la souffrance, mais le mal est une réalité, mais la sympathie humaine est une certitude. Et, par dessus toutes ces misères, plane une idée de relèvement possible, de progrès déjà accompli, de progrès plus grand encore promis par la Science. La Science ! A elle reviendra, grâce à la pitié des souffrants, la correction graduelle de l'animalité primitive, l'éducation et le relèvement progressif de ce troupeau humain si glorieusement commencés déjà par le génie aryen ! Et voilà le pessimiste de naguère à l'œuvre, à l'œuvre non pour lui et pour la satisfaction de sa pensée, mais pour les autres et la satisfaction de son cœur. Cependant le Bouddisme s'était révélé à lui ; et la charité et la douceur du Bottisatwa le pénètrent. A l'action maintenant, ce que le penseur ne saurait ou ne pourrait, le *médecin* l'ose et l'exécute. Le champ de l'action sociale s'ouvre à perte de vue. Et en quel temps ! En un temps triste et superbe, dont les malheurs ont d'abord contracté et révolté son âme : l'abaissement de la patrie, cette guerre affreuse où mourut héroïquement son meilleur ami,

Henri Régnault, une Allemagne de lucre et de sang succédant à l'Allemagne idéaliste du XIXe siècle, et temps peut-être avant-coureur d'un grand essor futur, à voir les conquêtes de la science, la bienfaisante persistance de la pensée française et le génie qui se manifeste en l'œuvre de Pasteur (1). »

En 1875, Henri Cazalis fut reçu médecin. A partir de ce moment il sacrifia à la médecine qu'il allait exercer son nom qui commençait à se parer de gloire et il ne publia des vers que sous le pseudonyme quasi-hindou qu'il avait adopté. Deux séries de travaux apparaissaient ainsi, non pas successivement, mais parallèlement, tantôt sous la signature de Jean Lahor, tantôt signés du Dr Cazalis. Et même les poèmes et les pensées philosophiques parus antérieurement sous son vrai nom, Cazalis les a réunis en des éditions définitives chez Alphonse Lemerre sous le pseudonyme de Jean Lahor : *L'Illusion*, *En Orient*, *le Livre du Néant*.

Nous donnerons dans le chapitre suivant quelques fragments qui montreront la beauté de ces vers et de cette prose et dans un dernier chapitre, nous donnerons quelques fragments de l'œuvre signée du Dr Cazalis, travaux médicaux ou sociologiques se confondant pour réaliser le rêve du poète-médecin qui fut de voir la vie humaine « s'organiser sur un plan fourni par la Science et dirigée vers la beauté ».

La vie privée de Cazalis fut de même toute de

1. Samuel Rocheblave, *Jean Lahor*. Librairie des Annales.

beauté et de noblesse. Il a réalisé magnifiquement sa destinée pour si exceptionnelle et si riche qu'elle fût. Il s'était marié en 1876 avec Mlle Alice Marie Treitt, née à Paris en 1852, de père français et de mère anglaise. C'était une jeune fille très belle et très cultivée. Cazalis goûta auprès d'elle, pendant trente trois ans, le bonheur constant d'être aimé, admiré, secondé par une femme d'intelligence et d'éducation supérieures. Deux filles naquirent de ce mariage qui apportèrent à Cazalis la joie et la fierté que l'on devine, si l'on pense qu'il donnait au mot poète la signification que les Grecs lui accordaient : (ποιήτης) c'est-à-dire « créateur ».

Créateur d'êtres et d'âmes, créateur de pensée et d'art, créateur de beauté, de santé, de force, quel programme de Cazalis lui a été cependant fidèle toute sa vie, sans jamais accuser la moindre défaillance !

Certes, la réalisation de conceptions si élevées impliquait une puissance de travail extraordinaire, autant que la coexistence, dans une même personnalité, de dons tellement différents qu'ils en paraissent contradictoires au premier abord, Gazalis a cependant réussi à concilier tous ces extrêmes et atteindre à la maîtrise dans tout ce qu'il a entrepris, Et là encore, il a devancé son temps, plus volontiers exclusiviste et qui n'a pas compris que tant de diversité pouvait se rencontrer avec tant de profondeur. La foule des lecteurs moins simpliste désormais admettrait mieux cette universalité si

déconcertante qu'elle semble à un examen superficiel. Et le reproche de dilettantisme ne viendrait jamais à l'esprit puisque Cazalis, poète écrivit des vers qui sont parmi les plus beaux de la langue française et qu'on trouve à leur rang, dans toutes les anthologies. Etudiant en droit, Cazalis fut reçu avocat à Paris ; venu tard à la médecine il obtint son diplôme après d'excellentes études et professa jusqu'à la fin de sa vie, avec toutes les qualités d'un praticien avisé et avec les plus nobles vertus médicales, historien littéraire, il a laissé des travaux remarquables sur la littérature orientale, apôtre de l'action sociale il a été le créateur, en France d'un art social nouveau (1), c'est assez dire que Gazalis fut durant toute sa vie un travailleur acharné. Ni la fortune, ni le succès, ni les joies de son foyer, rien ne parvint jamais à le distraire de son énorme labeur. Portant de sa foi absolue en l'Evolution qui doit porter l'humanité vers plus de conscience toujours et plus de bonheur, il avait horreur de l'inertie, de la stagnation et son activité est restée jusqu'à la dernière heure à la hauteur de ses dons. Il fit de nombreux voyages, en Russie, en Roumanie, où il fut invité par la reine Carmen Sylva, en Angleterre où il allait très souvent, ayant pour ce pays une admiration que d'ailleurs celui-ci lui a largement rendue. Il a exercé la médecine pendant près de trente ans, à Paris d'abord, et puis à Aix-les-Bains où il a eu une clientèle

1. Voir William Morris et *Le mouvement nouveau d'art décoratif*.

nombreuse et fidèle. Il a eu, dans sa carrière, l'occasion de prodiguer ses soins à la plupart de ses amis littéraires dont Mallarmé, Leconte de Lisle, Guy de Maupassant, Verlaine et tant d'autres qui lui exprimèrent leur amitié, leur admiration avec les sentiments de reconnaissance adressés au médecin.

C'est à Aix-les-Bains que la maladie le surprit, en 1907, et qu'elle eut, après dix-huit mois de souffrance raison de cette vie dont Frédéric Masson a pu dire qu'elle « honorait » l'espèce humaine.

Il venait de poser sa candidature au fauteuil vacant de François Coppée à l'Académie française lorsqu'il tomba malade et c'est même parce qu'il était malade qu'il fut privé de l'Immortalité académique. « Il aura l'Immortalité tout court (1) » dit encore Frédéric Masson.

Il mourut à Genève le 1er juillet 1909, entouré de sa famille et de ses nombreux amis venus de France et de l'étranger.

Il fut enterré à Ferney où sa tombe est toute proche de celle de Voltaire. Une stèle sculptée de Maurice Favre et que les admirateurs de Cazalis ont érigée par souscription, marque l'endroit où repose le poète-médecin. Ce monument, inspiré du premier recueil de poèmes de Cazalis, représente la mélancolie enveloppée de voiles blancs. Il fut inauguré le 7 septembre 1913 et à cette occasion, prenant la

1. *En souvenir de Jean Lahor.*

parole à coté de M. Augé De Lassus et de M. Samuel Rocheblave, Frédéric Masson dit : « Puissions-nous à notre heure dernière regarder avec une telle sérénité la nuit des tombes et laisser derrière nous une telle traînée de vertu. »

CHAPITRE II

JEAN LAHOR

Fragments de l'Œuvre poétique et philosophique.

Nous donnons ici quelques fragments dans lesquels l'esprit médical se reconnaît à travers la plus pure inspiration poétique. Nous avons pensé que ces morceaux, mieux que tous les commentaires pourraient montrer que la Muse et la Pensée de Jean Lahor, non seulement n'ont pas été gênées par la profession du Dr Cazalis, mais que celle-ci au contraire, les a merveilleusement servies.

HOPITAL

Des enfants qui souffraient parce qu'ils étaient nés ;
Des femmes qui mouraient pour les avoir fait naître,
Des hommes qui hurlaient, ainsi que des damnés,
Et demandaient la mort et ne voulaient plus être.

Un enfant qui râlait et se tordait hagard,
De l'écume à la bouche, avec des cris de bête ;
Des vieillards dont les yeux n'avaient plus de regard,
Et dont tremblaient les mains, les jambes et la tête.

Quand je sortis de là, j'allai je ne sais où,
Je marchais le cerveau malade, à l'aventure,
Je regardais sans voir, comme ferait un fou,
Le ciel, les arbres verts bercés dans le murmure,

D'un matin de printemps, et restai tout le jour
Le front baissé, cherchant à comprendre où nous sommes,
Haïssant le soleil et maudissant l'amour,
Oubliant tout, hormis la misère des hommes.

RÉBELLION

Si tu ne voulais pas, Seigneur, en le créant,
Que l'homme se plaignit de son œuvre imparfaite,
Il fallait pour toujours le laisser au néant,
Ou comme aux animaux, nous mieux courber la tête.

De peur d'une révolte, il te fallait garder
De mettre en notre esprit des rêves trop sublimes
Et ne nous pas donner des yeux pour regarder
Trop avant quelquefois au fond de tes abîmes.

Mais tu nous fis ainsi : ne t'étonne donc pas
Qu'aimant et que pensant nous soyons des rebelles
Et trouvions des laideurs aux choses d'ici-bas,
Que tes mains aisément pouvaient créer plus belles !

Ne pouvais-tu finir ce monde ou le briser ?
Ne prévoyais-tu pas qu'il deviendrait infâme ?
Ton chaos dure encor : pourquoi te reposer ?
La vieillesse et l'ennui seraient-ils dans ton âme ?

Tout affamé d'amour, de justice et de bien,
Je me dois étonner qu'un idéal se lève
Plus grand dans ma pensée et plus pur que le tien
— Oh ! pourquoi m'as-tu fait le juge de ton rêve ?

VERS DORÉS

Des vers retentissants valent-ils le silence
D'une âme qui remplit son devoir simplement,
Et, pour autrui toujours pleine de vigilance,
Trouve sa récompense et sa joie en aimant ?

La splendeur de la forme est une corruptrice ;
Les ivresses du beau rarement nous font purs :
Recherche désormais une autre inspiratrice
Que la Vénus aux yeux changeants, tendres ou durs.

Accomplis ton devoir, car la beauté suprême,
Tu le sais maintenant, n'est pas celle des corps :
La statue idéale, elle dort en toi-même ;
L'œuvre d'art la plus haute est la vertu des forts.

Le saint est le très noble et le sublime artiste,
Alors que de sa fange il sculpte un être pur,
Et tire un être aimant d'une brute égoïste,
Comme un sculpteur un dieu d'un lourd métal obscur.

L'humble héros qui lutte et qui se sacrifie,
S'offrant à la douleur, à la mort sans trembler,
Seul t'apprendra les fins augustes de la vie ;
Et c'est à celui-là qu'il te faut ressembler.

Des tristes, des souffrants, de tant d'âmes qui pleurent
Approche avec amour, et les viens relever ;
C'est en luttant, souffrant, en mourant comme ils meurent,
Qu'ils t'ont permis de vivre et permis de rêver !

Regarde-les parfois entr'ouvrant leurs yeux mornes,
Sur cette vie étrange et terrible pour eux.
Que ta religion soit la pitié sans borne !
Allège le fardeau de tous ces malheureux.

De ton âme l'ennui mortel faisait sa proie,
Etant le châtiment de l'incessant désir,
Du fier renoncement de ton âme à la joie,
Goûte la joie austère et le sombre plaisir.

Sache que les héros, les saints tu les imites,
En détruisant en toi l'égoïsme d'abord ;
Meurs à toi-même, afin de vivre sans limites ;
Toute âme pour grandir doit traverser la mort.

Connais du vrai héros la volupté profonde ;
Libre de sentiments égoïstes et bas,
Sentant battre ton cœur avec le cœur du monde,
Habite un lieu divin où la peur n'atteint pas.

Quant à l'âme de tous, ton âme est réunie,
Si bien que leur douleur est ta propre douleur ;
Alors tu fais ta vie immortelle, infinie,
Plus large aussi ta joie en y mêlant la leur.

Oui la vie est sublime, est harmonique et pleine,
De cette heure où ton être étroitement confond
Sa destinée avec la destinée humaine
Et rentre, goutte d'eau, dans l'océan profond.

LES QUATRAINS D'OMAR-KHEYAM

* * *

Que nos pas soient légers à ces mousses fleuries
Près de ces flots riant comme des pierreries
Car on ne peut savoir de quelles lèvres douces
Et mortes, ont jailli ces fleurs parmi ces mousses.

* * *

Comme l'aube écartait le rideau de la nuit,
Quelqu'un de la taverne a crié : le temps fuit !
Remplis ta coupe avec la liqueur de la vie,
Et sois ivre, avant l'heure où la source est tarie.

Sois jaloux en voyant la rose qui s'effeuille
Elle sourit et dit à celui qui la cueille :
« Déchirant le cordon de ma ceinture, enfin,
Je répands mes trésors d'amour sur le jardin. »

LES QUATRAINS D'AL-GHAZALI

A l'origine était le Rythme, et lorsque Dieu
Fit se cristalliser ces îles du ciel bleu,
Les étoiles, déjà le Rythme était en elles
Et tout vibre, et tout vit par ses lois éternelles.

* * *

Tout le ciel se reflète au fond de ta prunelle
Participe à la Vie immense, être d'un jour ;
Par la science, ou par le rêve, ou par l'amour.
Etre éphémère en toi, mais la Vie éternelle.

* * *

Pour le contemplatif de la vie éternelle,
Perdu dans la Substance et comme éteint en Elle.
Demain n'est pas, non plus qu'hier ni qu'aujourd'hui :
Et les mots vie ou mort n'ont plus de sens pour lui.

FRAGMENT DE PROSE

Le Livre du Néant

Pour qui est ce monde ? Pour nous ? Mais à peine arrivés, nous ne songeons qu'à nous *distraire*, qu'à nous arracher au lourd ennui de vivre, au poids des heures monotones.

Pour Dieu, mais quel est le Dieu qu'un tel spectacle amuse ?

*
* *

Oh ! ne devrions-nous pas, nous sachant irrévocablement mortels, vivre comme des condamnés, qui dans l'horreur de l'exécution prochaine, tourmentés et meurtris par les bourreaux, se rapprocheraient, se serreraient cœur contre cœur, par un mouvement de désespoir et de pitié mutuelle? Ne devrions-nous pas, communiant à la même coupe d'amour, de douleur et d'effroi, passionnément, frénétiquement, à certaines heures nous chérir les uns les autres, goûtant la sombre extase que donnait aux Martyrs chrétiens ou aux Victimes de la Terreur l'entrée dans la mort d'une foule exaltée, toute entière par l'épouvante et la commisération réciproques, d'aussi terrifiantes angoisses ?

*
* *

Malgré le néant, où doit retomber ta personne humaine, malgré les cruautés, l'ironie de la vie, puisque de tous les êtres, par un mystère étrange, tu es le seul qui ait conçu l'idée de la vertu, l'idée du beau, et que ces idées te font grand et noble, garde précieusement cette noblesse qui t'*oblige*. Sors donc de l'animalité, sois vraiment *homme*, c'est-à-dire un être nouveau, qui s'est trouvé devant le Destin formidable et n'a pas tremblé devant l'Infini, et est resté debout devant la Mort et l'a bra-

vée, devant le mal et l'a combattu, devant la laideur et l'a méprisée et qui du Néant s'est *délivré*, comme *Dieu*, par la sublime gloire de ses rêves.

* * *

Il est plusieurs modes de délivrance, par le poison, le couteau, le vin, — modes vulgaires et trop faciles. Il en est d'autres : par le rêve, l'amour, la vertu, l'héroïsme, le sacrifice.

* * *

Ce monde te fait horreur et t'ennuie : crée-toi ton monde.

* * *

Rien n'est simple, tout est complexe, tout est étrange ici-bas. Si l'on avait quelque profondeur dans l'analyse, on verrait que le moindre atome, sortant de l'Eternité et de l'Infini a dû faire peut-être, pour arriver jusqu'à moi, dans ma main qui écrit ou mon cerveau qui pense, un chemin plus long que d'ici au soleil ou à la plus reculée des étoiles. On ne voit guère que la surface des choses et non l'abîme qui est sous elle, l'abîme de causes et d'effets, de mouvement, de courant sans fin, de flux et de reflux qui les ont fait un jour monter à la surface.

* * *

Rien ne dure hormis la mort, la vie n'est qu'une étincelle, un éclair jaillissant de la nuit.

Mais si l'individu est comme une goutte d'eau, misérable, sa vie prend quelque réalité, une apparence même de grandeur, par sa participation à la vie de l'espèce, à l'immense vie générale. L'humble goutte d'eau prend sa part des gloires de son océan.

Cosmos

C'est une œuvre d'art aussi et vraiment sublime et de toutes peut être la plus difficile à créer, qu'une âme se faisant pure parmi les impuretés du monde, fière et libre parmi ces bassesses, sainte et pure au milieu de l'humanité qui l'entoure.

* * *

Ainsi pour le pessimiste tout n'est pas illusion ou néant ; car il s'est formé en cet univers que le plus souvent il dédaigne, un royaume idéal de vérité, de beauté, de justice. Rien n'est mensonger, en effet, des acquisitions de la science, ni de ses rythmes supérieurs reconnus par nous ou rêvés, producteurs de la beauté parfaite, rien n'est mensonger de la justice, ce rythme encore, qui doit régir et ordonner les âmes, ni de la vertu, qui constitue pour elle la liberté vraie, l'absolue délivrance en face de certaines fatalités ou incitations de la nature.

* * *

Puisque le suicide universel est impossible à l'humanité, et que si douloureuse et absurde que soit la vie, il faut la vivre, vivons-là, mais comme des soldats sans peur qui, voyant les obstacles, les dangers, la mort, passent quand même et entraînent les autres.

Je crois qu'une réaction se prépare, on laissera aux malades cette littérature, ces musiques de tristesse, d'alanguissement, de soupirs; on ira aux croyants, à tous ceux qui ont foi dans l'énergie humaine, foi en ses formules magiques dont nous a dotés ou nous dotera la science ; on ira à ceux qui luttent, fut-ce sans espoir. Nous savons en effet que par des conjurations efficaces nous avons le pouvoir divin de transformer l'homme et sa destinée. La transformation a été jusqu'ici trop lente, il faut la hâter.

Nous avons abusé de la pensée, de la sensation et ces abus nous ont affaiblis, énervés, émasculés comme des fumeurs d'opium ; quelques années encore nous serions facilement la proie de ceux qui ont et cultivent en eux moins les facultés de l'imagination et du rêve que la vigueur morale et que la volonté.

Sophistes, ceux qui prétendent que l'homme ne peut rien sur sa destinée ; l'homme la crée au contraire, toute l'histoire le prouve, elle démontre que l'empire du monde est aux vaillants, aux robustes et

non aux dilettantes, aux lettrés, aux artistes qui seulement rêvent ou gémissent.

* * *

Nous devrions tous à un certain moment nous demander : Ai-je travaillé à l'œuvre universelle ? Ai-je vécu dans la « communion des saints », des hommes d'amour et de bonne volonté, de ceux en tous pays et en tout temps qu'a illuminés, soutenus, exaltés la foi en l'idéal ? J'ai reçu la vie : l'ai-je transmise ? De mes ancêtres j'ai reçu ma santé, ma force : ai-je transmis la santé, la force ? Ai-je vraiment fait mon devoir ? Même incertain du succès final, ai-je vaillamment toujours agi et combattu ? Ai-je soutenu les défaillants, entraîné par l'exemple ceux qui reculaient ou hésitaient ? Par ma volonté, par mes efforts, si faibles qu'ils aient pu être, aurai-je contribué aux victoires de l'avenir ? J'ai aimé passionnément la vérité, la justice ; mais mon amour souvent n'a-t-il pas été lâche, moins en actes qu'en pensée ou en paroles ? Ai-je été frivole ou religieux, c'est-à-dire anxieux sans cesse de la destinée humaine et malgré mes doutes, ne doutant pas du moins qu'un devoir ne restât celui de venir en aide à tous ceux qui invoquaient mon aide ou sans l'invoquer, avaient besoin d'elle ? Ai-je en l'ensemble de ma vie fait œuvre d'homme sérieux et probe ? Ai-je accru la somme du bien accompli et durable ? — Tout le reste, mots vains, bruit vain, littérature...

* * *

Le grand fait du siècle est peut-être que l'humanité tout entière a passé de l'inconscience, où elle avait jusqu'ici à peu près vécu, à la pleine conscience de sa vie et de la vie des choses. *Le divin Inconscient est mort* : ce cri pourrait retentir aujourd'hui, comme celui qui fut entendu, à la fin de l'Empire romain, clamant sur un rivage de la mer la mort du Dieu Pan, c'est-à-dire du paganisme antique.

L'humanité, dans ce siècle, est donc arrivée à la conscience, comme l'homme jeune, qui, au sortir de l'enfance, découvre soudain la vie, apprend à la connaître et à se connaître lui-même. L'humanité, dans ce siècle, a fait l'inventaire de tous les documents, que lui révélaient son histoire ; elle a reconnu la vanité de bien des fantômes, jadis adorés d'elle, tout en continuant à en adorer d'autres, ceux par exemple que Bacon nommait *idola fori*. Son regard a parcouru l'Infini qui l'entoure, et elle a pris connaissance de ce Tout formidable, comme elle l'a fait de sa vie propre. Et ainsi l'Inconscient ne règne plus, ou désormais régnera moins sur elle.

Une pensée nouvelle, un cœur nouveau se forment en nous, cœur et pensée qui vibrent à chaque vibration transmise de tous les points du monde. Je souffre aujourd'hui avec des combattants qui luttent pour la justice à 2.000 lieues de moi, et qui ne sont pas de ma famille, de mon peuple.

Et voici que les anciens instincts font place à des idées conscientes ; voici qu'en la femme s'affaiblissent quelque peu ceux de la femme et de la mère ; et à mesure qu'elle pense davantage, elle se veut affranchir de leur nécessité. L'humanité, chose neuve, songe à diminuer partout sa natalité, excessive aujourd'hui, et qui devient dangereuse, aggravant la lutte pour la vie.

Et serfs, prolétaires, ouvriers de la mine ou de l'usine, tous, plus ou moins, se rendent compte de tant de choses qu'ils ignoraient ; tous se font conscients de leurs droits, en attendant qu'ils le soient aussi de leurs devoirs ; tous s'éclairent, discutent, se révoltent.

Aucun peuple ne reste plus à l'écart de la grande vie générale. Les peuples qui ne se connaissaient pas, se connaissent aujourd'hui, et luttent sciemment entre eux pour la concurrence vitale.

Et par les prodigieuses découvertes de Pasteur, nous avons su pénétrer en un monde obscur, inconnu, celui des êtres invisibles, par qui nous vivons, par qui nous souffrons et mourons. Ce royaume de l'invisible, la science l'éclaire et le scrute de toute part.

L'inconscient ne domine donc plus dans les rapports de l'homme avec la Nature, comme de l'homme avec l'homme, ni de l'homme avec lui-même. Nous obéissons moins à la Nature, nous lui commandons davantage ; affranchis d'elle, nous la jugeons, et en la jugeant, nous, ses fils, jadis ses esclaves résignés,

nous la condamnons parfois et refusons de nous conformer toujours à sa loi.

C'est enfin le conscient, la science, c'est-à-dire la raison, ce n'est plus l'inconscient, qui gouvernera dans l'avenir.

Et de partout, de chaque nation sort donc une volonté, un effort général, dont la puissance est vraiment sans limites, et qui prépare l'amélioration des races, travaille au développement des énergies humaines, veille à la protection de la vie, même de la beauté sur la terre.

Et comment, après la vision désormais très nette de tout le désordre et de tout le tragiqne de la vie, l'humanité n'aboutirait-elle pas plus ou moins au triomphe nécessaire de la justice et de l'ordre ?

CHAPITRE III

LE DOCTEUR CAZALIS

Fragments de l'Œuvre médicale et sociologique.

Nous donnons quelques pages d'un ouvrage de Cazalis qui fut couronné par l'Académie de Médecine. Ce livre est à consulter entièrement, la question qu'il traite étant de la plus grande actualité. Le professeur Pinard vient de déposer un projet de loi en vue de l'examen médical pré-nuptial, que Cazalis a réclamé le premier dans l'intérêt de la santé, de la beauté et de la moralité de la race.

La Science et le Mariage.

Peut-être un jour viendra, et peut-être il est proche, où l'on trouvera logique, nécessaire et très simple de s'offrir à un examen médical avant de contracter mariage, comme on trouve logique, nécessaire et très simple de l'accepter quand on veut contracter une assurance sur la vie, — contrat n'intéressant que l'assureur et l'assuré, et où seul est en jeu un intérêt d'argent, — ou de le subir pour entrer dans l'Armée et pour aller aux Colonies.

Un jour viendra peut-être où les deux familles,

avant de décider un mariage mettront en présence leurs deux médecins, comme elles mettent en présence leurs deux notaires et où les médecins auront le pas sur les notaires, comme les questions de santé le devraient prendre sur les questions d'argent.

Quelque opinion que l'on se fasse de ces idées, il est certain que beaucoup déjà s'en préoccupent, que d'ici peu, elles seront l'objet de discussions sérieuses et que l'on examinera, avec grande attention, s'il est opportun et s'il est besoin de les défendre et de les faire adopter.

C'est que l'on pourrait, par ces précautions prises, prévenir bien des malheurs et bien des crimes, éviter à des milliers d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles ou de jeunes femmes d'atroces et trop longues souffrances, d'horribles morts dont quelques-unes sont des façons d'assassinats, sauver beaucoup d'êtres pour qui vraiment il eût mieux valu ne pas être, épargner à ceux qui les aiment d'affreuses angoisses, parfois des remords, arrêter enfin sur la voie de la dégénérescence des familles et des races.

L'objet principal du mariage doit être la naissance de l'enfant qui continuera la famille. Son but n'est pas, comme dans l'union libre, l'unique satisfaction de deux désirs plus ou moins passionnés, d'un double égoïsme, ou de deux instincts exaltés, bien qu'il soit mieux sans doute qu'un amour réciproque fasse l'union légitime plus étroite encore, et plus belle. Mais la passion et l'amour ici doivent avoir

un autre objet qu'eux-mêmes. Tout dans le mariage est subordonné ou doit l'être à cette naissance de l'enfant et en des conditions de vitalité, de santé parfaites ; dès lors les questions d'argent devraient n'intervenir qu'après celles-ci, intervenant très justement ensuite pour la protection de la famille à venir.

La science continuant la religion ou parallèlement avec elle, a donc à veiller étroitement sur lui, et peut-être le saura-t-elle protéger mieux que nulle religion ne l'a su faire ; et à ses yeux il garderait ainsi son caractère sacré, demeurerait comme un sacrement.

En dépit des attaques portées récemment contre elle, certains esprits toujours ne veulent croire et n'espèrent qu'en elle. Aussi bien ou mieux que les religions les plus hautes, peut-être parviendra-t-elle en effet à combattre heureusement dans l'homme l'ignorance et l'instinct brutal, et cette lutte et ses victoires contre ce qui fut et reste l'antique loi naturelle pourraient lui mériter un jour le caractère moral et presque religieux qui lui est dédié, et que ses adversaires la déclarent incapable de savoir jamais acquérir.

Comme la religion ou comme la morale, elle aussi va troubler des consciences, elle aussi va mettre en conflit le vieil instinct animal, l'intérêt individuel et égoïste, avec des obligations supérieures reconnues par elle, obligations sans doute plus ou moins sévères et oppressives, mais justement sé-

vères et oppressives, étant protectrices d'un grand intérêt général.

La science en établissant ces obligations, en reconnaissant ces lois, ces nouveaux « rapports nécessaires, résultant de la nature des choses », la science va donc créer une *moralité nouvelle*, en rapport avec des *obligations nouvelles*.

La question du mariage va être ainsi reprise et de très près examinée par elle.

Le mariage a été l'occasion continuelle de conflits entre la passion et le devoir, ou simplement entre l'amour et l'intérêt, ou plus simplement encore entre des intérêts, souvent assez bas : tout le théâtre et l'art du roman les racontent.

La science aujourd'hui déclare : qu'en certains états de maladie, l'on n'a pas le droit de contracter mariage : et par elle ainsi vont être créés des conflits nouveaux, mettant également aux prises l'amour et le devoir, l'instinct et la raison, le bonheur, l'intérêt personnel, et cet intérêt général, que la conscience en nous plus ou moins obscurément représente. Car il faut cependant que certains attentats, que certains crimes, que certaines souffrances, que certaines morts ne soient plus possibles, et il faut cependant protéger toujours, et sauver la famille et la race.

Donc quelques esprits ont le droit de penser que la science s'élèvera un jour jusqu'à créer aussi une morale et une religion : une morale, puisqu'elle promulguera des devoirs moraux, une religion puis-

qu'elle établira entre les hommes un lien, des obligations nécessaires en vue d'un très haut idéal, ce qui est à peu près la définition du mot *religio*.

* * *

La mort sans doute est nécessaire à la vie, l'inutile souffrance ne semble pas l'être, et la dégénérescence de la race ne l'est pas ; or, la tuberculose qui tue 1.500.000 des nôtres en dix ans, fait souffrir aussi (et inutilement, je le crois, sans aucun résultat moral) (1) bien des êtres, beaucoup d'enfants d'abord ; puis la tuberculose en plus, par les survivants qu'elle laisse, je veux dire par les descendants des tuberculeux, contribue à l'affaiblissement, à la dégénérescence, à la décadence de la race.

La bacillose, je l'admets, est pour la nature une de ses façons larges de procéder à l'élimination, à l'enlèvement de ses déchets, et la nature faisant sans cesse parmi les vivants la sélection des mieux doués pour la vie, la bacillose serait donc un de ses moyens très simples de procéder à la disparition des faibles.

Oui, tant de souffrances, tant de morts dues à l'hérédité morbide, voilà ce qu'on ne rappellera jamais assez, et ces morts, chacun sait de quelles agonies lentes, de quelles douleurs aussi elles sont précédées, de quels regards jetés désespérément

1. Je dis cela, car on a prétendu que toute souffrance était bonne par le bien moral qu'elle apporte.

par ces condamnés, si jeunes pour la plupart, sur la vie et sur ceux qui restent.

Des optimistes trouvent cependant que tout est bien, que la loi de l'hérédité morbide aboutissant trop souvent à la mort est plutôt heureuse, puisqu'au fond elle défend la race, et ainsi ce procédé de salut public, ces exécutions en masses, cette élimination de ses déchets, en la protégeant, une fois de plus leur font admirer la sage ordonnance, et les décrets de la Nature. Quelques-uns de nous cependant se refusent à demeurer ses complices en son gaspillage de la vie. Elle tue sans pitié les germes et les jeunes, s'en étant montrée trop prodigue ; elle détruit sans regret ce qu'elle a créé sans raison ni mesure.

Nous ne pouvons aujourd'hui garder devant ces massacres une indifférence aussi tranquille qu'est la sienne, et nous avons donc à agir dans un sens qui sera contraire au sien.

Ainsi nous voulons voir diminuer dans le monde les semences de mort, les causes, les facteurs de dégénérescence, et mieux protéger cette frêle œuvre d'art qu'est la vie, mais par des procédés plus *humains*, elle, employant volontiers la maladie, la destruction, pour réparer quelques-unes de nos fautes, ou des siennes, telles que l'excès des germes, nous répugnant désormais à cette simplicité un peu barbare dans ses méthodes d'épuration, à ces façons de corriger son œuvre, et nous ainsi tenus à ne la plus suivre, à ne plus rester ses

complices, je le répète, du jour où la justice, où la pitié sont entrées dans notre âme et où nous est apparue la vision claire d'un si affreux désordre.

Un homme reproduit sa race ; il la reproduit mal; la nature, dans l'intérêt de la race, tue l'enfant.

Peut être eût-il été mieux et plus simple encore que cet enfant ne fût pas né. Ne sachant donc approuver *en bloc* la nature, pas plus que cette Révolution qui la copiait parfois, révoltée de ces exécutions par fournées, nous sommes de ceux qui pensent que la science, comme la religion, doit très souvent, loin de lui obéir, lui résister, faire autre chose que ce qu'elle ordonne et à quoi elle nous invite, la combattre enfin, et qu'il appartient à la science d'édicter, comme les religions parfois l'ont su faire, une loi nouvelle, différente sur bien des points, de la terrible et trop simple loi naturelle.

Je conclus :

Obligation pour tous de se présenter avant le mariage à un examen médical, que ce soit la loi, ou la coutume nouvelle, que ce soient des mœurs nouvelles, qui l'exigent, comme on se présente à cet examen avant d'entrer dans l'armée ou de s'assurer sur la vie.

Puis obligation, morale tout au moins, de se conformer la décision médicale.

Prophylaxie, lutte ardente et de chaque jour, sans repos comme sans faiblesse, contre toutes les mala-

dies et d'abord contre les maladies héréditaires, qui causent la dégénérescence de la race.

Protection de la femme, de l'enfant, de la race contre les tares ou les contages graves, inconsciemment ou consciemment transmissibles.

Pénalités possibles frappant les coupables de ces transmissions.

Proposition peut-être au Parlement d'un projet de loi qui serait ainsi formulé : le mariage est interdit aux malades affectés d'une maladie grave transmissible à la femme et à l'enfant à venir.

Et cette loi entraînerait la nécessité du certificat médical qui entraînerait la nécessité de délier le médecin, avec l'assentiment de l'intéressé, du secret professioneel tel qu'en ce moment il est exigé de lui, ou elle pourrait entraîner une sanction qui serait celle ci : une réparation pécuniaire prononcée, en même temps que la séparation ou le divorce, contre le conjoint convaincu de s'être marié porteur, et le sachant, d'une maladie contagieuse ou de l'une des tares héréditaires graves énumérées dans le projet de loi.

Mais, *d'abord et surtout, obstacle apporté déjà à tant d'accidents, de catastrophes par la révélation faite à tous des responsabilités et presque tous ignorent*, et que ferait connaître par exemple une note rédigée en ce sens par l'Académie de Médecine, et délixrée au mari en même temps que le livret de mariage.

CONCLUSION

Nous n'avions pas qualité pour étudier l'œuvre poétique et philosophique de Jean Lahor. Celui-ci appartient à la Littérature française et des écrivains, parmi les plus glorieux et les plus autorisés, ont jugé son œuvre en toute compétence et avec toute l'admiration qu'elle mérite. Nous avons beaucoup emprunté à leurs jugements et à leurs souvenirs dans le désir que nous avions de faire revivre la mémoire du Dr Cazalis. Si nous avons donné un aperçu général et quelques fragments de l'œuvre de Jean Lahor, à côté de la biographie médicale, que seule nous étions autorisés à faire, c'est que l'œuvre poétique et philosophique de Jean Lahor se mêle si étroitement à l'œuvre du Dr Cazalis, qu'il est impossible de séparer ces deux profils, tant ils sont confondus, et se complètent l'un par l'autre pour réaliser cette admirable figure. Nous voulions aussi par la belle personnalité de Jean Lahor-Cazalis démontrer que si l'esprit médical peut influencer la sensibilité, la vie affective ou intellectuelle pure, en marquant son empreinte indéniable sur elles, ce n'est jamais dans le sens de la diminution, son pou-

voir n'est certainement pas inhibiteur puisque Jean Lahor ou Cazalis est arrivé à concilier les extrêmes jusqu'à produire des poèmes rares et un traité d'alimentation rationnelle. Jean Lahor n'a donc pas été un merveilleux poète *quoique* médecin, mais *parce que* médecin sa pensée a pu atteindre une profondeur extraordinaire en prenant ses racines dans les connaissances et les possibilités que sa profession lui fournissait.

« C'est parce que j'ai le sentiment de la lutte nécessaire contre la nature que je me suis fait médecin. » Il a eu ainsi toute sa vie, la joie de vouloir lutter et de lutter contre les puissances mauvaises, les fatalités.

Il nous a paru que la médecine autant que la littérature devait revendiquer sa part dans la formation de cette valeur et l'honneur de le compter dans ses rangs. Et la renommée de Cazalis obtiendra des générations nouvelles, un hommage plus enthousiaste, sa poésie et sa philosophie répondant même à ce que l'on attend de l'écrivain moderne. Ses travaux médicaux sont également de toute actualité. Tout récemment à l'occasion de la projection du film de M. le Dr Devraigne à la Sorbonne sur la syphilis, le professeur Couvelaire a cité le nom de Cazalis en parlant de cet examen médical pré-nuptial que celui-ci demandait déjà dans son livre *Science et Mariage* il y a vingt-huit ans. Et toutes les idées qu'il a émises en matière d'hygiène et de prophylaxie, sont de celles à qui l'avenir donne toujours raison.

Le nom de Cazalis arrivera, un jour que nous croyons très prochain, à occuper la place qui lui est due, non seulement en littérature, mais aussi en médecine sociale.

Vu : *Le Doyen,*
ROGER.

Vu : *Le Président de la thèse,*
MÉNÉTRIER.

Vu et permis d'imprimer.
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres choisies de Jean Lahor. Préface de M. Samuel Rocheblave. Librairie des Annales, édit.

Poésie philosophique et action sociale. Jean Lahor, par J.-P. Crouzet-Benaben. Alphonse Lemerre, édit.

En souvenir de Jean Lahor. Jouve et Cie, édit.

Les Appels de l'Orient (Jean Lahor, par S. Rocheblave, février-mars 1925). Emile-Paul, frères, édit.

Nos poètes, revue mensuelle illustrée, n° du 15 août 1926. Jean Lahor, par Camille Hemon.

ŒUVRES DE JEAN LAHOR

Les Chants populaires de l'Italie. Texte et traduction (épuisé). Lacroix et Verbœkhoven, éd., Bruxelles.

Histoire de la littérature hindoue. 1 vol. in-18. Fasquelle, éd.

L'Illusion. Poésies, 5e édit. Couronné par l'Académie française prix Vitet. 1 vol. in-12. Lemerre, éditeur.

En Orient. Les Quatrains d'Al-Ghazalis. Quatrains d'Oma-Keyam. Le Cantique des Cantiques. L'Idole. Poésies. 1 vol. in-12. Lemerre, éditeur.

Henri Regnault, sa vie et son œuvre. 1 vol. in-18. Lemerre, édit.

La Gloire du néant. 1 vol. in-18. Lemerre, édit.

William Morris et le mouvement nouveau de l'Art décoratif (épuisé). Genève, Eggimann, édit.

L'Art pour le peuple à défaut de l'Art par le peuple, brochure (épuisé). Larousse, édit.

Une société à créer pour la protection des paysages français (épuisé). Lemerre. édit.

Bréviaire d'un panthéiste et le pessimisme héroïque. 1 vol. in-12. Fisbacher, éditeur.

Les Habitations à bon marché. 1 vol. in-16. Larousse, édit.

L'alimentation à bon marché saine et rationnelle. 1 vol. in-18. Alcan, édit.

DU DOCTEUR CAZALIS

La Science et le Mariage. Couronné par l'Académie de médecine. 1 vol. in-18. Doin, édit.

Quelques mesures très simples protectrices de la santé de la race (épuisé).

L'hémirhumatisme ou la prédominance hémilatérale des manifestations du rhumatisme chronique. Communication faite à l'Académie de médecine, 1887. Doin, édit.

Contribution à la pathogénie de l'arthritisme, 1895. Doin, édit.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 9

CHAPITRE PREMIER. — Notes biographiques 17

CHAPITRE II. — Fragments de l'œuvre poétique et philosophique 30

CHAPITRE III. — Fragments de l'œuvre médicale et sociologique 43

CONCLUSION 51

BIBLIOGRAPHIE 54

8146. — Imp. de la Faculté de Méd., Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 3-28